

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL.

Vitam impendere vero.

Du Dimanche 23 Janvier 1791.

Coup-d'œil sur la situation de Paris. — Coup-d'œil
sur l'état des Cours étrangères. — Bienfaits de
la révolution. — Club monarchique.

LE club monarchique est rétabli par les mains mêmes
qui l'avoient détruit. On retrouve dans cette circonstance
l'application de cette idée, que souvent nous donnons des
armes qui sont tournées contre nous-mêmes. Comment or-
ganiser un pays libre & proscrire l'association de plusieurs
citoyens [que rassemble une même opinion, une opinion
continuelle? Soyons conséquens, s'il est possible, dans
la foule de principes que nous donnons à la fois. Plus
la chose paroît difficile, plus il sera brillant de l'exécuter.

Les Jacobins même ont été forcés de concourir au rétablisse-
ment du club monarchique. Il faut respecter les lois qu'on
a posées; ces lois sont tour-à-tour des moyens & des chaînes.

Dans quel moment cette ligue imposante s'élève-t-elle contre
la faction des Jacobins? A l'instant où les nouvelles de toutes

Des provinces, commencent à les intimider; on les correspondances même de leurs affiliations les avertissent que le vœu de tous les Départemens est pour la constitution, mais par l'autorité royale affermie par la loi, pour le retour de l'ordre, pour l'anéantissement de tout ce qui pourroit menacer la monarchie; qu'enfin il est contraire à toutes les menées de cette confédération jacobite, que l'on appelle *une maladie contagieuse de l'Assemblée nationale*.

Paris lui-même ouvre les yeux; ceux que la révolution transportoit, la juge. En appréciant les bienfaits qu'ils en attendent, ils s'interrogent franchement sur ces causes. Ont-elles été biens pures? ont-elles eu bien réellement notre félicité pour objet? Suivons un moment ces observateurs dans le développement des ressorts & des motifs. Ils pourroient remonter à des sources éloignées; mais ils partent d'un point plus rapproché de l'époque désastreuse où notre engouement rapporta sur le théâtre du ministère, cet adroit étranger, ce *Cagliostro* moral & politique.

La double représentation du tiers amenoit nécessairement la destruction des ordres; plus de noblesse: M. Necker est roturier; plus de religion, il est protestant; plus de monarchie, il est républicain. C'est nous abuser trop longtemps. Le premier projet, le seul réel, le seul bien conçu fut la république. S'il s'est caché, s'il s'est voilé par prudence, par ménagement pour de vieux préjugés, il n'en existoit pas moins, il n'attendoit que le moment d'éclorre. Le laboureur intelligent sème souvent un grain précurseur, pour préparer son champ à la production qu'il lui destine, & la terre, après ce premier essai de son activité, promet une récolte abondante.

Quand le ministre genevois reparut à la tête des affaires, quelle adresse employa sa femme à s'entourer de tous les philosophes! comme elle les engageoit à caresser basement la sotte vanité des gens considérables, & sur-tout de la jeunesse qui paroîtroit amoureuse de leurs principes! Tandis que les papiers retentissoient des bienfaits de madame Necker, qui, sans attaquer directement notre culte, recevoit, pompoit, attiroit l'encens du peuple pour elle & pour son mari, laissant doucement s'établir cette opinion, que tant de vertus & d'humanité ne venoient pourtant pas d'un catholique.

Pour ajouter encore à l'idolâtrie, le banquier subtil empruntoit sans cesse, non sur l'hypothèque d'un impôt qui, sans doute, eût refroidi l'enthousiasme, mais sur l'importante réputation de son nom qui, dès-lors, étoit le seul crédit public. Le trésor royal étoit plein; le commerce paroissoit florissant, l'industrie ranimée, la confiance inébranlable, & chaque jour le précipice se creusait. Dès cet instant, les philosophes redoublent d'activité pour former l'opinion. Le ministre calculant la fin du crédit de son nom, conduisoit le roi par une marche insensible, à cette époque fatale qui le froissoit inévitablement entre la nécessité d'une banqueroute, & celle d'une convocation nationale, au péril de son autorité. Ce fut alors que, dans un comité secret, le charlatan ambitieux dit à l'oreille de ses amis, ces trois mots, de ralliement : *Egalité, république & protestantisme*. Trois couleurs maçonniques adoptées depuis dans la cocarde patriotique, furent l'emblème qu'on choisit pour rappeler les trois idées sans les prononcer. On s'affocia les esprits ardents les provinces; par des affiliaisons multipliées. Le ministre se crut au comble de la gloire, il touchoit à sa chute. L'opinion qui l'avoit élevé le plaça plus bas qu'elle ne l'avoit pris; Necker, fuyant à travers les ruines qu'il avoit amoncelées, n'eut qu'à la frontière du royaume, l'assurance de n'être pas écrasé sous ses débris. Le départ de cet usurpateur de gloire & d'estime devint le signal de la division de tout le partis. Nedker tenoit à la fois à la faction indécise de 89, à la faction hardie des Jacobins, à l'insignifiante neutralité des impartiaux. Ce centre passif de réunion manqua tout-à-coup aux révolutionnaires.

Les Jacobins prirent alors une grande prépondérance, & cela devoit être. Dans le temps d'orage, ceux qui savent oser, gouvernent les autres. Il faut rendre justice aux Jacobins. Leur établissement ne peut être la seule chose à laquelle le hasard n'ait pas infiniment contribué. Il est bien véritablement le résultat d'une forte combinaison. Celui de leurs membres qui doit être compté le premier, est M. Dup... Il pense avec rigueur; il envisage une idée sous toutes ses faces, l'analyse dans tous ses rapports; mais il n'a ni le talent d'écrire, ni celui de parler éloquemment. Il conçoit, il invente. M. Barn... ordonne les idées, les lie, les embellit; M. Alexandre Lam... doué d'un caractère

ferme, anime, soutien, détermine. Ne nous y trompons pas, la véritable science des Jacobins est moins de commander le peuple, que de se faire les chefs de ses caprices & de ses volontés; le vrai but de ses affiliations est moins de régir l'opinion, que de l'étudier, moins de donner les impulsions, que de suivre toujours les plus fortes.

Au reste, le mouvement impulsif est si rapide, que souvent les Jacobins eux-même en sont effrayés; mais l'arrêter est si loin de leur pouvoir, que paroitre le désirer un moment, seroit leur ruine. De-là leurs mésintelligence. Quand les plus chauds d'entr'eux pressent la marche des évènements, ils sentent qu'au milieu de ce tourbillon impétueux, il faut se laisser entraîner ou tomber dans l'abîme. Ainsi, la nature des choses étant toujours plus forte que la volonté des hommes, ils échoueront, ou par l'excès même de leur puissance dont le peuple les force d'abuser, ou victimes de leur opposition s'ils lui résistent.

Les plus redoutables viennent de se séparer d'eux, en quelque sorte, & de former un nouveau club, à la place du club de Valois. Il est difficile que cette association excite une extrême confiance, quand on sait qu'elle a pour moteur un empyrique, échappé des hôpitaux du roi de Prusse, orateur barbare par le jargon & la violence, approbateur de toute action improuvée.

- Tel est le tableau du moment.

*Coup-d'œil sur l'état instantané de la politique des cours
Européennes.*

Les tyrans d'Europe, conjurés en tout temps contre le bonheur & la liberté de l'homme & contre les droits souverains des nations, sont biens d'avis, à coup sûr, en ce moment, de se réunir pour arrêter les progrès de notre sainte & divine révolution; mais d'un autre côté les prétentions secrètes & particulières de chacun d'eux, & leurs perfidies respectives, ainsi que leurs ressentimens de haine réciproques, les tiennent néanmoins en haleine & en défiance les uns contre les autres. Frédéric-Guillaume a profité de la révolution des Pays-Bas, & de la disposition assez marquée des Hongrois, des

Transilvains & des Galliciens à une insurrection au commencement de 1790, pour forcer l'Autriche à la paix la plus humiliante ; mais Léopold, toujours lié d'intérêt & d'ambition avec Catherine II, ayant su faire valoir les circonstances même de cette paix, l'orgueilleuse sécurité du cabinet de Berlin a grimpé à son tour sur le dos de Frédéric-Guillaume, non-seulement pour reconquérir la Belgique, mais pour garder une partie des conquêtes que son frere avoit faites sur les Turcs, & que lui-même s'étoit engagé de rendre par le traité de Reichenbach. On rit donc aujourd'hui à Vienne & Pétersbourg d'avoir fait donner le roi de Prusse dans ce trébuchet, comme on rioit à Berlin, il y a six mois, de l'humiliation de Léopold & de l'embaras de Catherine II.

Mais le cabinet de Vienne ne reste pas en si beau chemin : il veut, au défaut de la Prusse & des co-directeurs du cercle du bas-Rhin, se charger lui-même de l'exécution de décret de Wetzlar, contre le pays de Liège ; il veut, après cette expédition, se servir des frayeurs de la cour même de Berlin, & de la rage décidée des Princes Allemands, possessionnés en Alsace, contre l'Assemblée Nationale, pour tenter & diriger une invasion & une contre-révolution en France ; de sorte que le cabinet de Berlin, paralysé d'une partie de ses membres, puisqu'il ne peut plus agir en faveur des Turcs ses alliés, & odieux à tous les partis, ainsi qu'à toutes les Nations, par le lâche abandon qu'il a fait d'abord des braves insurgens Hongrois, Transilvains & Galliciens, & ensuite des Belges & des Liégeois, se trouve, précisément dans le cas de ne pouvoir suivre aujourd'hui d'autre impulsion que celle que voudra bien lui donner la cour de Vienne. En voici des preuves.

Léopold arrête, en infraction du traité de Reichembach, la démolition des forteresses de Bellegrade, de Novi & de Dubitz ; il ne les remet point aux Turcs, & Frédéric-Guillaume ne dit rien. Léopold fait avancer des troupes vers Liège ; il reçoit la soumission des Magistrats de cette ville avant que ces troupes soient entrées, & c'est après cette soumission que Frédéric-Guillaume paroît étonné de ce que Léopold se charge de l'exécution des Sentences de Wetzlar.

On voit dans la ruse grossière de cette démarche une espèce de jeu entre les deux Rois, pour en imposer à la France & aux Liégeois même ; mais l'un de ces deux Rois est plus fin que l'autre , & je vois avec regret que le successeur du grand Frédéric soit dupe absolue dans toutes ces manœuvres. Herrzberg ! Hertzberg ! ta haine contre nos François , & ta jalousie contre nos grands hommes ont fait & feront bien du mal à cet honnête-homme-roi , dont tu diriges les affaires si gauchement , si traitreusement peut-être ; car je te soupçonne fort d'être en intelligence secrète avec le mielleux d'Argentan & le vieux renard Kaunitz , qui en savent plus que toi , & qui profite de ta vanité pour te faire tomber dans leurs filets.

Coup-d'œil sur les premiers bienfaits de la Révolution.

Cette révolution prévue , indiquée , & regardée comme immanquable par des hommes qui tous sont morts avant qu'elle arrivât , ne doit être considérée que comme le résultat nécessaire des événemens précédens. Ce résultat peut-être heureux.

Déjà la sagesse de l'Assemblée nationale a posé , d'une manière inébranlable , les fondemens de la prospérité publique.

Elle a fondé ses institutions sur des principes.

Les droits de l'homme sont reconnus légalement.

La souveraineté est rendue au peuple par la loi.

Les députés du peuple forment le corps constituant , & la puissance législative.

Le pouvoir exécutif est confié au roi.

La servitude de la glebe qui subsistoit encore dans quelques provinces , est entièrement abolie.

Les terres sont affranchies de toute servitude , de toutes ces honteuses redevances féodales , qui unissoient la bassesse au ridicule , & qui dégoûtoient de cultiver les campagnes.

Cette vénalité des charges de judicature , plus honteuses encore , cette vénalité que la France seule connoissoit ; cet opprobre de la nation ne subsiste plus.

Les ordres monastiques , institution de scandale , opposée

faites, ne peuvent se rassembler que sur la pétition de cinquante citoyens; en conséquence, il n'a pu envoyer sa justification à des corps qui n'existent pas.

Un des membres, en opinant sur cette matière, a fait vivement sentir à l'Assemblée, que les citoyens qui n'alloient point à leurs Assemblées primaires, manquoient à leur devoir; il a engagé tous ceux qui affluient à la séance à se rendre très-affiduellement à ses Assemblées; il a fait plus, il leur a démontré que tout bon citoyen doit se revêtir de l'uniforme de la garde nationale, & contribuer, pour sa portion, à la tranquillité publique, au maintien des lois, & obéir aux ordres de tous les corps, ou administratifs ou judiciaires décrétés par la loi; cette opinion a été unanimement faisie & longuement applaudie par une société qu'il a plu à MM. Carra, Gorsas & compagnie, d'accuser de projets de contre-révolution.

Nous ne donnerons aucun éloge à la modération qui a régné dans cette séance; après une interdiction peut-être illégale, nous croyons que c'est en donnant l'exemple d'une obéissance aveugle à la loi, & en ramenant aux vrais principes ceux qu'on égare journellement, que cette société doit se venger de ses représentans.

Club Monarchique.

La Société des amis de la constitution monarchique a repris vendredi le cours de ses séances. La persécution a fait en faveur de cette société, ce qu'elle sera toujours, c'est-à-dire, elle a acquis, à l'opinion que professe ce club, une quantité considérable de zélateurs; sa doctrine s'est propagé avec plus de rapidité, & tous les bons citoyens ont aujourd'hui les yeux fixés sur lui, pour s'y rallier en cas de besoin.

La séance a été remplie par une discussion assez importante: enverra-t-on ou n'enverra-t-on pas aux sections de Paris une copie de la justification présentée par le club monarchique à la municipalité de Paris, pour obtenir qu'elle lève son interdiction.

De l'Imprimerie du véritable Ami du Peuple.